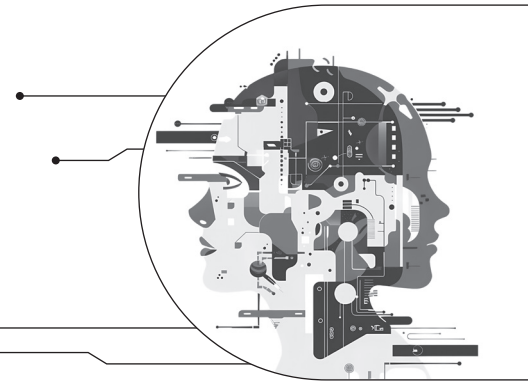
Préface

de Jean-Dominique MICHEL



Je dois l'avouer, j'ai hésité lorsqu'Emmanuelle Darles m'a fait l'honneur de me demander de préfacer le présent ouvrage. Non que j'aie eu le moindre doute sur les compétences ou les qualités personnelles de l'auteure. L'ayant longuement fréquentée dans le cadre du Conseil scientifique indépendant[1], j'avais eu l'occasion de mesurer la qualité et la rigueur hors normes de son expertise ainsi que son engagement, courageux et sans compromission, en faveur de l'intégrité et de l'éthique scientifiques.

Le sujet quant à lui ne pouvait que passionner l'anthropologue que je suis. Nombre de penseurs nous ont en effet avertis que nous étions désormais engagés non seulement dans une révolution technologique, mais encore dans un véritable changement de monde.

Ayant eu l'occasion de m'entretenir avec le philosophe Michel Serres deux ans avant sa mort, il m'avait entretenu de sa conviction que nous étions en train de vivre une de ces accélérations de l'histoire comme il n'en a existé qu'à quelques reprises au cours de l'histoire de notre espèce[2]. Des périodes au cours desquelles, en l'espace de quelques décennies, l'entier des systèmes sociaux en vigueur ont été intégralement bouleversés. Rien n'y avait tenu des systèmes de production et de reproduction, familiaux et de parenté, éducatif, économique, politique, juridique, militaire, religieux ou encore artistique…

Ces quelques précédents se sont produits lors de bouleversements techniques majeurs comme la découverte de l'élevage et de l'agriculture, l'invention de l'écriture, puis de l'imprimerie, enfin la maîtrise industrielle de l'énergie. La révolution numérique dans laquelle nous sommes engagés serait donc le cinquième grand bouleversement de l'histoire de l'humanité.

Ma réticence, donc, ne tenait ni à l'auteure, ni à son sujet, mais bien, il me faut l'admettre, à mes connaissances excessivement fragmentaires de celui-ci.

---

1 Voir https://www.conseil-scientifique-independant.org

2 Serres Michel, *Petite Poucette*, Éditions Le Pommier, 2012.

Né en 1965, j'ai grandi dans une époque férue de science-fiction, au sein de laquelle les fantasmatisations prospectives quant à quoi ressemblerait notre avenir allaient bon train. J'ai souvenir des bandes dessinées de mon enfance, dans lesquelles il était imaginé que l'an 2000 verrait le monde rempli de robots (domestiques, flics, militaires ou esclaves) avec des véhicules individuels volant dans les airs et des pilules d'aliments concentrés se substituant aux repas…

Il y avait ainsi tout un bric-à-brac de projections à vrai dire très modernes (au sens de l'époque qui est en train de se terminer) mais dont on pouvait voir, à mesure que les décennies passaient, qu'elles étaient très éloignées de l'évolution qu'on pouvait observer.

Certes, l'ordinateur individuel s'était invité au travail comme dans les foyers, avant que l'arrivée d'Internet ne voie un essor extraordinaire de la noosphère (soit la masse de pensées produites et en circulation), mais nous étions encore très loin du compte quant à tous cet imaginaire...

Et puis, petit à petit, ce qu'on appelle l'intelligence artificielle est arrivée.

L'anthropologue a tout de suite froncé les sourcils en entendant ce terme. L'expression elle-même est en effet un somptueux contre-sens !

On sait d'antique mémoire que l'intelligence inclut nécessairement l'imaginaire, la sensibilité, la sensorialité et donc le corps, organisme biologique vivant dans un milieu naturel. Le neuroscientifique Antonio Damasio a publié, au début des années 2000, un livre paradigmatique intitulé *L'Erreur de Descartes, la raison des émotions*[3], dans lequel il montrait cette illusion totale qu'est le concept d'une raison pure, coupée des sentiments et des émotions, fumeux Graal de la pensée moderne.

Tout processus de pensée s'appuie à l'inverse sur un socle d'imaginaire et d'émotionnalité – et c'est tant mieux, tant la logique pure (accessoirement impossible) ne saurait constituer qu'une erreur de perspective conduisant inévitablement à ce que le sociologue Michel Maffesoli a appelé le *rationalisme morbide*[4]. L'idéologie qui prévaut actuellement nous en donne bien des exemples, par exemple dans cette manière d'aborder désormais la question de la fin de vie sous l'angle prépondérant des coûts. Comme si une personne ancienne vivant ses dernières années pouvait être évaluée quant à la valeur « résiduelle » de son existence en fonction de la charge financière qu'elle fait peser sur son entourage ou les finances publiques…

On pourrait aussi citer tous ces « programmes », « projets » et « plans d'action » tellement rationnels qu'ils ne produisent que davantage de problèmes ou même en créent là où il n'y en avait pas, selon cet adage amusé des systémiciens : « *la solution est en réalité le problème* »…

---

3 Damasio Antonio, *L'Erreur de Descartes, la raison des émotions*, Odile Jacob, 2006.

4 Maffesoli Michel, *Éloge de la raison sensible*, Grasset, 1996.

Trop de rationalisme tue en effet la rationalité, tout comme trop d'impôts tue l'impôt… et il n'est au fond pas étonnant que les deux soient vrais actuellement, en France et plus largement dans tous nos pays.

À ce *rationalisme morbide* il convient d'opposer, toujours selon les termes de Maffesoli, cette rationalité sensible qui nous assure la ressource, simplement, de notre humanité en nous donnant la possibilité d'une vraie intelligence.

Jean Piaget, le grand épistémologue, l'exprimait encore autrement : « *l'intelligence*, disait-il, *ce n'est pas ce que l'on sait, c'est ce que l'on fait quand on ne sait* pas ».

La soi-disant intelligence artificielle, de ce fait, ne l'est pas. Il s'agit d'un traitement statistique des données, certes à haute valeur ajoutée puisque la puissance de calcul peut colliger et synthétiser une masse phénoménale de données issues de sources qu'elle sait trier à partir de l'évaluation (subjective parce que reflétant l'idéologie dominante) de leur valeur respective. Mais c'est un phénomène purement mécanique, purement fini, qui exclut par définition toute créativité, toute sensibilité, tout intelligence (mais non, l'auteure l'explique fort bien, l'innovation).

J'ai comme tout le monde fait usage des premiers systèmes d'intelligence artificielle comme ChatGPT, DeepSearch, Claude ou Grok en m'amusant de leur évidente bêtise. Leurs réponses ressemblaient dans un premier temps au sabir qu'aurait énoncé un enfant de 7 ans à qui l'on aurait donné une liste de mots auquel il n'aurait rien compris mais qu'il aurait assemblé au petit bonheur pour pondre un semblant de réponse à une question trop complexe. Les maniérismes et les plis sémantiques étaient tellement grossiers et évidents que l'aspect artificiel (« robot ») apparaissait fortement, sans que l'éventuelle nature intelligente dudit robot se laissât deviner…

Et puis, soudainement, une fois un certain niveau de développement atteint, le basculement s'est bel et bien effectué. Il devient aujourd'hui de plus en plus difficile ou même impossible, avec les meilleurs systèmes, d'identifier si un texte est d'origine humaine ou non. Surtout, les fonctionnalités pratiques de ces systèmes deviennent sacrément convaincantes. Ils sont capables en effet de produire des réponses pertinentes, avec souvent même un art de la nuance et de la politesse dans l'échange ou la contradiction qui tend à déserter de plus en plus les interactions humaines…

De plus en plus d'internautes remplacent l'exploration par moteurs de recherche (massivement manipulés à des fins idéologiques) par une IA interrogée comme assistant personnel sur une foultitude de questions pratiques, et le résultat est souvent bluffant…

On perçoit toutefois toujours une incontournable limitation. Ces systèmes souffrent au fond des mêmes scories que les humains, en premier lieu celui du conformisme de la pensée.

« *Garbage in garbage out* », ce vieil adage de la recherche est aussi vrai ici qu'ailleurs : si vous remplissez n'importe quel modèle computationnel de données orientées, douteuses ou erronées, le résultat ne sera jamais que le reflet de ces défauts d'entrées.

Dès lors qu'un ChatGPT ou un Grok considère par exemple que les productions de médias notoirement corrompus ou des articles scientifique littéralement frauduleux constituent des références fiables, alors les conclusions que ces systèmes proposent ne peuvent être que lourdement à côté de la plaque. En l'absence d'une réelle intégrité et éthique de la production d'informations et de connaissances, ils ne feront que perpétuer les erreurs et les biais du sens commun.

Avec de ce fait un défi de taille : celui d'éduquer la population à savoir évaluer la fiabilité de résultats en fonction de la qualité réelle des sources. Nous dirons pudiquement qu'à ce stade, on en est loin, y compris dans des cercles en théorie avertis et ayant une très haute opinion de leur « expertise » !

Il existe bien sûr aussi le risque de fétichiser la machine, notamment dans ce fantasme déshumanisant que la logique pure des intelligences artificielles serait en quelque sorte intrinsèquement supérieure aux cognitions humaines, par nature défaillante – ce qui est par ailleurs largement vrai. La puissance computationnelle peut s'avérer supérieure dans maints domaines, mais pas tous – et c'est bien cette différence qu'il s'agit d'appréhender correctement[5].

Les promesses de l'intelligence artificielle n'en restent pas moins évidentes, jusque dans des domaines aussi humains que la médecine ou la psychologie, où elle fournit d'ores et déjà une assistance à la détection et à la décision assurément appréciable. Mais le risque des multiples mésusages qu'on pourrait en faire, faute de bien comprendre son utilité et ses limites, est tout aussi évident.

Au sortir de la lecture de ces pages, ma conviction a été faite. Car l'auteure m'a précisément apporté, au long des chapitres, toutes les pièces du puzzle qui me manquaient pour disposer d'une compréhension, certes basique mais globale, de ce si vaste univers, avec un agrément indiscutable : j'ai trouvé cette lecture passionnante !

Non seulement donc me suis-je senti en mesure de répondre favorablement à sa demande, mais de surcroît avec un désir enthousiaste de le faire.

Il est rare qu'une œuvre de vulgarisation soit aussi réussie que c'est ici le cas : le livre que vous tenez entre vos mains est à mes yeux un petit bijou…

[5] Mentionnons comme repère de base la distinction épistémologique entre les systèmes compliqués (contenant une quantité élevée mais finie d'informations) et les systèmes complexes (quantité élevée mais non finie d'informations). L'IA est par définition excellente dans le premier registre (comme le jeu d'échecs) mais pas dans le second (comme le sentiment amoureux), du fait de ce qui échappe irréductiblement à toute modélisation… Cf. Morin Edgar, *La Connaissance de la connaissance, (La Méthode tome 3)*, Seuil, 1986.

D'une écriture limpide, avec des petites plages de fiction extrêmement parlantes quant aux risques que ferait encourir un système totalitaire s'appuyant sur un mauvais usage de l'intelligence artificielle, Emmanuelle Darles réalise la prouesse de nous éduquer tout en captivant notre intérêt. En nous aidant à comprendre (de manière intelligente, donc rationnelle et sensible) les enjeux importants et risqués de ces nouveaux systèmes de traitement de l'information et du passage entre deux mondes dans lequel nous sommes actuellement engagés.

Attachons nos ceintures !

———◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇———

———————

« *La science a fait de nous des dieux*
avant même que nous ne méritions d'être des hommes. »
Jean Rostand

———————